

Le petit Poucet musicien Françoise Denan

« Un enfant de bourgeois qui finit en foyer »

Dès l'école, les psychologues parlent très tôt pour Luc de troubles du comportement. En voici le récit, livré à la première séance : ses parents ont divorcé pour ses trois ans, la mère quittant le foyer et lui promettant de le reprendre avec elle une fois stabilisée... ce qui se produit seulement sept ans plus tard. Encore s'enferme-t-elle dans sa chambre avec son amant dès vingt heures, au moment où Luc aurait besoin d'être rassuré. Cet accueil mitigé tourne à l'abandon radical puisque, à la suite d'une dispute, elle le laisse sur le bord de l'autoroute, à l'âge de seize ans. Il retourne chez son père dont il conteste l'autorité et qui finit par porter plainte contre lui pour coups et blessures : Luc atterrit dans un foyer, dont il est également renvoyé.

« Un petit bonhomme face à un molosse »

Depuis, il se protège d'un Autre toujours susceptible de l'abandonner en privilégiant les « relations superficielles » qui ne laissent aucun accès à ce qu'il est vraiment. Sa vie se passe comme « en terrasse d'une brasserie, derrière une vitre ». Il cesse tout contact dès que l'Autre s'approche trop. Il se protège ainsi mais il se sent seul.

Notons que l'entrée au CPCT se fait sur cette modalité, puisqu'il a vécu l'entretien préliminaire comme un « casting » – il était en représentation. Toute interprétation qui le cernerait de trop près signerait la fin immédiate de la prise en charge. Lorsqu'il me demande lors de la première séance : « Est-ce qu'on ouvre tout de suite la boîte de Pandore ? », on mesure l'importance de ma réponse : « C'est vous qui décidez ». Je me contenterai d'accueillir les éléments qu'il me livre, sans commentaire ni relance, comme autant de signes du transfert qui peine à s'installer.

Cependant, cette primauté accordée à l'imaginaire a un envers : la violence. Lorsqu'il se sent rejeté par l'autre, il s'égale à l'objet-déchet et passe à l'acte. Mais, tient-il à préciser, dépouillé de la subjectivité qui le produit, le seul comportement de violence devient une « étiquette » qui le fait souffrir : « Les actes sont réducteurs. » Aussi les habille-t-il de la fiction de l'abandonnisme.

« La surface des choses du quotidien »

Luc mesure sa difficulté à dire : « Je vous parle toute la semaine. Et puis quand je suis là, je mets une demi-heure à me lancer : voilà ce que c'est que d'être pudique. » Je lui propose alors, en relevant ce nouveau signifiant qui le désigne de façon moins destructrice que la violence, de parler de sa semaine, même si cela lui semble futile. Il accepte mais lors de la séance suivante, se dit mécontent de lui-même. Il est venu pour une raison précise qu'il peine à aborder. J'apprends alors, par bribes, que ses dernières expériences amoureuses ont été catastrophiques. Une rupture, en particulier, l'a conduit à une violence telle qu'il a fait de la prison.

Nous sortons de la version psychologisante de l'abandon. Que l'on en juge : « Quand la personne me quitte, je perds le lien avec le monde. » Luc régresse alors au morcellement antérieur au stade du miroir : « L'important, ce n'est pas elle mais ces instants de plénitude où nos deux corps se collaient. Depuis, il me manque un bras et une jambe. » L'image au miroir ne s'inscrit pas sans la présence effective de l'autre qui, dès lors, prend une importance vitale. S'il se dit envahi de tristesse, ce n'est pas celle inhérente au deuil, mais la touche crépusculaire qui seule subsiste sur les décombres, à la manière d'un nuage radioactif après une catastrophe nucléaire, au point qu'il a dû changer de ville, car « tous les lieux étaient pleins d'affects tristes ».

Alors seulement, de loin, il peut s'astreindre à reconstruire ce monde par le recours au symbolique : ainsi, à seize ans, est-il parti seul à l'étranger où il a passé son bac. En prison, il entame une démarche thérapeutique mais rencontre « un mur de silence ». Le psychiatre assène une fin de non-recevoir à sa tentative pour recouvrir le trou du passage à l'acte : « C'est bien beau de raconter sa vie. On n'est plus dans des histoires d'enfance, mais dans la maladie mentale, il faut la traiter avec des médicaments. » Ce diagnostic allusif suscite une perplexité telle que Luc commence à sa sortie de prison des études de psychologie pour tenter de trouver sa propre réponse là où l'Autre a reculé devant sa psychose.

Rencontre avec Un-père

Une difficulté surgit pendant le traitement. En effet, Luc recontacte son ex-petite amie, Nora, sans en parler en séance. Il commence en même temps une aventure avec une autre jeune fille, Madeleine, que par contre il évoque. Celle-ci, lors d'une dispute, feint de ne pas l'entendre, déclenchant un accès de violence avec jet d'objets, le transformant en « fou furieux ». Il m'appelle en urgence par trois fois au téléphone : son amie a rompu et il repère la répétition qui s'amorce – harcèlement et violence. Il retrouve Madeleine et se met à pleurer. Elle baisse alors la garde. Il peut lui expliquer son ressenti lorsqu'on lui tourne le dos et lui raconte son histoire avec Nora. Ils se quittent « gentiment ». « Du coup, elle reste souriante dans [sa] tête. »

En rapportant ce qu'il a dit de Nora à Madeleine, il procède à une mise en abyme qui met un tiers dans la relation duelle. « J'ai eu des nouvelles de Nora : elle est enceinte. Ça m'a rendu malade. J'en ai eu la nausée, et je n'ai pas dormi de la nuit. À l'époque, elle me riait au nez quand je lui parlais d'enfant. Elle craignait que je lui transmette le sida. J'étais une menace pour elle. » La paternité qu'elle lui a refusée et qui se représente est donc à l'origine de la décompensation.

Passerelle au-dessus du vide

Le travail sur la rencontre amoureuse est périlleux. Je n'y ai pas poussé. En revanche, j'ai attrapé autre chose : à l'écoute d'une symphonie à la salle Pleyel, il dit incidemment avoir eu « l'impression de vivre ».

Il possède une solide formation musicale, acquise en Conservatoire et suit toujours un atelier de musique. Il assiste souvent à des concerts de jazz, où il s'essaie à improviser avec des musiciens renommés. Voici ce qu'il en dit : « Je tenais le truc et lui renvoyait. Moi je faisais tikitikitiki et il répondait. Je parlais avec lui. » Ne s'agit-il pas d'une modalité de rencontre avec l'Autre, hors sens, donc dénuée de danger ?

Par ailleurs, la pratique solitaire de l'écoute de morceaux au casque lui est également d'un grand secours. La mort de Baschung, qui se produit pendant le traitement, permet d'élucider en quoi. Il l'a découvert avec les CD de son père, lien ténu certes, mais auquel il donne une ampleur considérable. « Malgré son côté sombre, on a des sensations fortes, on se sent vivre. Dans mes angoisses du soir, diffuses, il y a toujours un moment de vide, un moment de rien, où rien ne tient. Chaque note remet en cause tout le reste. On ne sait pas ce qui vient après, on est au bord de la cassure. Comme musicien, j'ai ressenti cette sensation où tout flotte. Eh bien, la vibration de la note permet de passer au-dessus du vide. » Le vide est ici une figure de la solitude radicale où il se trouve, Un esseulé sans Autre. Ceci oriente un acte que je pose à un moment particulièrement douloureux qu'il traverse : alors qu'il annule une séance, je lui téléphone pour lui dire que je l'attends. Il confirmera à quel point cette main tendue l'a aidé à passer au-dessus du gouffre.

En fin de traitement, Luc énoncera un possible, précaire certes, pour lui : « Mes deux premiers amours sont inscrits dans mon casier judiciaire. L'histoire de Madeleine est inscrite dans vos notes. » Quelques semaines plus tard, une collègue de Paris m'informe qu'il s'est adressé au CPCT-Paris, lequel l'a orienté plutôt vers un suivi au long cours et il a accepté. Peut-être pourra-t-il sortir du superficiel et construire des ponts au-dessus du vide plus solides.